

monde, il m'arrive que désir et faim soient absents. Quand il s'agit du désir de connaissance de moi-même, alors ma connaissance de ma personne et des situations dans lesquelles je suis impliqué reste inerte, et j'agis non pas en connaissance de cause, mais au gré de simples mécanismes invétérés, avec toutes les conséquences que cela implique - un peu comme une voiture qui serait conduite par un ordinateur, non par une personne. Mais qu'il s'agisse de méditation ou de mathématique, je ne songerais pas à faire mine de "travailler" quand il n'y a pas désir, quand il n'y a pas cette faim. C'est pourquoi il ne m'est pas arrivé de méditer ne serait-ce que quelques heures, ou de faire des maths ne serait-ce que quelques heures⁶ (32), sans y avoir appris quelque chose ; et le plus souvent (pour ne pas dire toujours) quelque chose **d'imprévu** et imprévisible. Cela n'a rien à voir avec des facultés que j'aurais et que d'autres n'auraient pas, mais vient seulement de ce que je ne fais pas mine de travailler sans en avoir vraiment envie. (C'est la force de cette "envie" qui à elle seule crée aussi cette **exigence** dont j'ai parlé ailleurs, qui fait que dans le travail on ne se contente pas d'un à-peu-près, mais n'est satisfait qu'après être allé jusqu'au bout d'une compréhension, si humble soit-elle.) Là où il s'agit de découvrir, un travail sans désir est non-sens et [◇]simagrée, tout autant que de faire l'amour sans désir. A dire vrai, je n'ai pas connu la tentation de gaspiller mon énergie à faire semblant de faire une chose que je n'ai nulle envie de faire, alors qu'il y a tant de choses passionnantes à faire, ne serait-ce que dormir (et rêver...) quand c'est le moment de dormir.

C'est dans cette même nuit, je crois, que j'ai compris que **désir** de connaître et **puissance** de connaître et de découvrir sont une seule et même chose. Pour peu que nous lui fassions confiance et le suivions, c'est le désir qui nous mène jusqu'au coeur des choses que nous désirons connaître. Et c'est lui aussi qui nous fait trouver, sans même avoir à la chercher, la méthode la plus efficace pour connaître ces choses, et qui convient le mieux à notre personne. Pour les mathématiques, il semble bien que l'écriture de tout temps a été un moyen indispensable, quelle que soit la personne qui "fait des maths" : faire des mathématiques, c'est avant tout **écrire**⁷ (33). Il en va de même sans doute dans tout travail de découverte où l'intellect prend la plus grande part. Mais sûrement ce n'est pas le cas nécessairement de la "méditation", par quoi j'entends le travail de découverte de soi. Dans mon cas pourtant et jusqu'à présent, l'écriture a été un moyen efficace et indispensable dans la méditation. Comme dans le travail mathématique, elle est le support matériel qui fixe le

⁶(32) Cent fers dans le feu, ou : rien ne sert de sécher !

Au temps où je faisais encore de l'Analyse Fonctionnelle, donc jusqu'en 1954 il m'arrivait de m'obstiner sans fin sur une question que je n'arrivais pas à résoudre, alors même que je n'avais plus d'idées et me contentais de tourner en rond dans le cercle des idées anciennes qui, visiblement, ne "mordaient" plus. Il en a été ainsi en tous cas pendant toute une année, pour le "problème d'approximation" dans les espaces vectoriels topologiques notamment, qui allait être résolu une vingtaine d'années plus tard seulement par des méthodes d'un ordre totalement différent, qui ne pouvaient que m'échapper au point où j'en étais. J'étais mû alors, non par le désir, mais par un entêtement, et par une ignorance de ce qui se passait en moi. Ça a été une année pénible - le seul moment dans ma vie où faire des maths était devenu pénible pour moi ! Il m'a fallu cette expérience pour comprendre qu'il ne sert à rien de "sécher" - qu'à partir du moment où un travail est arrivé à un point d'arrêt, et sitôt l'arrêt perçu, il faut passer à autre chose - quitte à revenir à un moment plus propice sur la question laissée en suspens. Ce moment presque toujours ne tarde pas à apparaître - il se fait un mûrissement de la question, sans que je fasse mine d'y toucher par la seule vertu d'un travail fait avec entrain sur des questions qui peuvent sembler n'avoir aucun rapport avec celle-là. Je suis persuadé que si je m'obstinais alors, je n'arriverais à rien même en dix ans ! C'est à partir de 1954 que j'ai pris l'habitude en maths d'avoir toujours beaucoup de fers dans le feu en même temps. Je ne travaille que sur un d'eux à la fois, mais par une sorte de miracle qui se renouvelle constamment, le travail que je fais sur l'un profite aussi à tous les autres, qui attendent leur heure. Il en a été de même, sans aucun propos délibéré de ma part, dès mon premier contact avec la méditation - le nombre de questions brûlantes à examiner est allé augmentant de jour en jour, au fur et à mesure que la réflexion se poursuivait...

⁷(33) Le "snobisme des jeunes", ou les défenseurs de la pureté

Cela ne signifie pas que les moments du travail où le papier (ou le tableau noir, qui en est une variante ! est absent, ne soient importants dans le travail mathématique. Il en est ainsi surtout dans les "moments sensibles" où une intuition nouvelle vient d'apparaître, quand il s'agit de "faire connaissance" avec elle d'une façon plus globale, plus intuitive que par un "travail sur pièces", que ce stade informel de la réflexion prépare. Chez moi, ce genre de réflexion se fait surtout au lit ou en promenade, et il me semble qu'il représente une part relativement modeste du temps total consacré du travail. Les mêmes observations s'appliquent également au travail de méditation tel que je l'ai pratiqué jusqu'à présent.